

Tatjana Samardžija\*  
Faculté de philologie de Belgrade

UDK: UDK 811.133.1'36  
DOI: 10.19090/gff.2021.2.129-156  
Originalni naučni rad

## C'EST QUOI, LE *EN* DU GÉRONDIF ?\*\*

L'article contraste, d'un côté, les travaux qui voient dans le gérondif une structure bi-morphématique, composée de la préposition *en* et du participe présent (Waugh, 1976 ; Kindt, 1999 ; Anscombre, 2001 ; Lipsky, 2003 ; Khammari, 2006 ; Wilmet, 2007 ; Cuniță, 2011 ; Rihs, 2013) et, de l'autre, la critique de cette position, présentée par G. Kleiber (2007a et b), qui propose de considérer le gérondif comme une structure mono-morphématique, résultant de la grammaticalisation de l'union entre l'ancienne préposition *en* et la forme *-ant*, qui n'est plus équivalente au participe présent moderne.

Nous concentrant sur deux points principaux – l'identité de *en* dans le gérondif et l'aspect sécant du participe présent – nous soutenons qu'il est indispensable de réunir les faits diachroniques et synchroniques pour offrir une vue synthétique et conciliatrice du gérondif, où *en* garde toujours l'essentiel de son sémantisme, en modifiant de manière profonde les propriétés aspectuelles de la forme participiale en *-ant*. Il se crée ainsi une structure complexe figée dont la fonction est d'introduire un cadre temporel et logique pour le prédicat principal, auquel elle impose différents degrés de coalescence.

*Mots-clés* : préposition *en*, gérondif, participe présent, *-ant*, circonstant, mono-morphématique, bi-morphématique, syntagme prépositionnel, *avec*.

### 1. INTRODUCTION

« Le gérondif, existe-t-il ? » Telle est la question provocatrice de Kleiber (2007a : 101), motivée par la relation souvent mal établie entre le gérondif et le participe présent. Fait surprenant, la nomenclature grammaticale française n'a

---

\* tatjana.g.samardzija@gmail.com.

\*\* Cet article a été rédigé dans le cadre du projet scientifique *Романистика и словенски језици, књижевности и културе у контакту и дисконтакту (Les langues, les littératures et les cultures romanes et slaves en contacts et en divergences, n° 18/1-17-8-01)* financé partiellement par L'Agence universitaire de la francophonie et l'Ambassade de France en Serbie.

officialisé le terme *gérondif* qu'en 1961,<sup>1</sup> alors que son usage, au moins du point de vue morphologique, est attesté dès la *Chanson de Roland*.<sup>2</sup> Si la distinction fonctionnelle entre le participe présent (PPR) et le gérondif (GER), en français moderne, ne fait pas de doute – l'un étant circonstanciel et l'autre assumant les fonctions adjectivales d'épithète, apposition (ou épithète détachée) et attribut – une mésentente durable semble régner entre les partisans de deux regards sur la forme du GER. La première perspective, épousée par Kleiber (par ex. 2007a) qui la nomme *mono-morphématique*, admet que « originellement, *en* est bien une préposition », et que « la forme *en -ant* est bien celle qui a débouché sur notre participe présent » ; toutefois, ces deux composantes auraient perdu « leur statut dans les syntagmes du type *en Vant* » (Kleiber, 2007a : 101) pour aboutir à une « unité complexe figée » (2007 : 102), un morphème complexe. La position opposée, dominante, dite *bi-morphématique*, distingue toujours dans le GER une préposition *en*, et dans *V-ant*, avec variantes, « la même forme que celle qu'il y a dans le participe présent » (2007a : 102).

Kleiber épouse nettement la première perspective, c'est-à-dire le figement de *en* et *V-ant* dans le GER, vu 1) la disparition, devant *V-ant*, de quelques autres prépositions qui pouvaient alterner avec *en* en ancien (et parfois aussi en moyen) français (Halmøy, 2003 : 41), de même que 2) l'impossibilité, en français moderne, de combiner *en* avec une forme verbale autre que *V-ant*,<sup>3</sup> tel l'infinitif. Selon Kleiber, la seconde position sous-entend que « le gérondif n'a aucune légitimité en français ; il ne serait qu'une survivance latine en grammaire française » (Kleiber, 2007a : 102). De la sorte, la position mono-morphématique considère *en* et *V-ant* comme constituant un seul morphème complexe, le GER.

Le but de notre analyse est de considérer les arguments avancés dans plusieurs études sur *en*, notamment devant SN et *V-ant* – lesquelles montrent que *en* et *V-ant* y gardent leurs identités sémantiques respectives – pour ensuite présenter les contre-arguments de Kleiber (2007a) et terminer notre réflexion sur la nécessité de synthétiser les arguments des deux camps.

<sup>1</sup> H. Bonnard, article « Gérondif » dans le Grand Larousse de la Langue Française, vol. 3, pp. 2221 *et sqq.*; dans Halmøy 2003 : 60.

<sup>2</sup> Halmøy 2003 : 42 *et sqq.*

<sup>3</sup> Nous désignons ainsi la forme *en -ant* dans le GER, notamment pour la distinguer graphiquement du PPR.

## 2. PRÉPOSITION *EN* ET GÉRONDIF DANS LA PERSPECTIVE BI-MORPHEMATIQUE

### 2.1. *En* et dans *en* diachronie (Combettes et Fagard, 2013)

Les recherches de Combettes et Fagard (2013) sur l'emploi de *en* et *dans* en français préclassique et classique montrent un « remplacement » (2013 : 112) progressif de *en* par *dans* dans certains contextes, et ce au cours des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : « seul parmi les langues romanes, le français moderne délaisse en partie la préposition *en* (issue du latin *in*) au profit d'une autre, *dans*. » (2013 : 93) Plus particulièrement, pour Chapelain, G. de Balzac et Sorel, dont l'activité littéraire s'étend sur plusieurs décennies, on peut reconnaître le passage de *en* à *dans* dans les mêmes contextes syntaxiques. Tout en citant l'avis de Darmesteter que *dans* « est à peu près inconnu avant le XVI<sup>e</sup> siècle » (1890 : 181 ; in Fagard – Combettes, 2013 : 94), les deux auteurs en trouvent une trentaine d'occurrences dans la base du Dictionnaire du Moyen Français,<sup>4</sup> illustrés par deux exemples du milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Si « les emplois prépositionnels de la forme *en* connaissent en fait une augmentation pendant la période de l'ancien français », c'est-à-dire entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècles, notamment dans l'expression de l'espace (Rojas Plata, 2012), néanmoins, les statistiques de Fagard et Combettes suggèrent, à partir de 1500, la montée en fréquence de *dans*, alors que *en* se fait de plus en plus rare. Cette tendance, très forte d'ailleurs, se poursuit jusqu'à la stabilisation d'emplois de *en* et *dans* à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pour ce qui est du sémantisme des noms sélectionnées, *dans* est de plus en plus fréquent devant les noms « désignant un espace clos, dont les frontières sont marquées, comme *lit, salle, corps, cœur* » (Fagard & Combettes, 2013 : 101), alors que *en* « résiste davantage devant les noms désignant un espace ouvert, dont on ne peut précisément conceptualiser les frontières, comme *endroit, lieu, partie, ville, rue* (et *cave*, qui ne correspond pas cependant à un « 'espace ouvert' ») » (Fagard – Combettes, 2013 : 101-102). Enfin, c'est dans cet intervalle que se fixe progressivement la tendance de *en* à introduire un N « nu », notamment pour « certaines catégories de compléments, notamment les noms de lieux » (2013 : 107, italiques supprimés).

<sup>4</sup> V. <<https://www.atilf.fr/ressources/dmf/>>.

## 2.2. Relation contenant/contenu et coalescence (Waugh, 1976)

Le travail le plus ancien et, à la fois, le plus convaincant de ceux pris en compte ici est l'analyse contrastive très détaillée de *en* et *dans* offerte par L. Waugh (1976). Pour Waugh, toute préposition, « relationnelle de manière inhérente » (*inherently relational*, 1976 : 77) représente un prisme particulier à travers lequel l'(inter)locuteur observe la relation entre ce qu'elle appelle un *modifié* (angl. *modified*, c'est-à-dire le contenu) et l'*objet* (*object*, le contenant). Pour ce qui est de la préposition *en*, elle implique la dimensionnalité du contenant, dont les confins sont plus ou moins vagues et abstraits, mais *enveloppent* entièrement le contenu.<sup>5</sup> Ces confins peuvent dépasser le contenu ou coïncider avec ses confins.

L'une des objections principales à tout traitement unifié de *en* se trouve dans la grande diversité de ses usages. Le riche corpus de Waugh, comptant de nombreux groupes d'exemples,<sup>6</sup> contraste *croire en Dieu* et *croire à Dieu* pour illustrer le concept central de *coalescence*, c'est-à-dire la fusion entre le contenant et le contenu propre à *en*, comme dans les exemples de Waugh *aller en bicyclette*, *ouvrage en prose* ou *arbre en fleurs* : le sens connotatif de *croire en Dieu* représente une telle foi que la personne « s'installe pratiquement dans Dieu » et que « Dieu 'entoure' » pratiquement » le croyant et sa foi (1976 : 83-84). Dans *Christ en croix*, *Christ* et *croix* sont fusionnés en « un tout dimensionnel », il y a figement dans la coalescence (1976 : 86), à la différence de *Christ sur la croix*, où *Christ* et *croix* sont conçus comme des entités distinctes. Khammari (2006) décrit la coalescence avec *en* en termes d'une double intériorité :

La différence entre *en* et *dans* est décrite en termes d'intériorité. *Dans* manifeste une simple intériorité : dans *Le livre est dans le feu*, le feu entoure le livre, mais n'est pas intérieur à lui. Dans *Le livre est en feu*, en revanche, le livre est certes intérieur au feu, mais le feu est exprimé comme intérieur au livre. (§ 19)

<sup>5</sup> « The use of *en* means that *the general quality fully encompasses the noun* in relationship to something else.” (1976 : 103, nos italiques) Tel est le cas des structures comme *en pleurs*. Pour ce qui est du GER *en pleurant*, il faut noter l'affinité sémantique entre les verbes *encompass* (*englober*) en anglais et *circonscrire* en français, donnant *circonstant*, fonction universelle du gérondif. Pour les deux structures, Waugh souligne : « It is important to remember however, that the *quality* remains generalized and adjectival in nature. » (*ibid.*)

<sup>6</sup> De même, de Mulder et Amyot (2013) considèrent en détail différents types sémantiques d'emplois de *en*, pour souligner sa « flexibilité sémantique » (2013 : 22). Pourtant, cette flexibilité semble les empêcher de reconnaître l'invariant que dégage Waugh.

C'est ce sens fondamental de *en* que Waugh propose également pour expliquer la périphrase *être en train de*, où « *train* en question est vu comme un *contenant abstrait de l'action en question* » qui fournit le cadre dans lequel se déroule le procès.<sup>7</sup> Le concept de coalescence (que nous utilisons pour l'analyse du GER dans Samardžija, 2021), explique le sémantisme de *en* dans le GER, où *en* donne l'instruction d'interpréter *V-ant* comme contenant le prédicat régissant (VR). Or, fait intéressant, pour Waugh c'est le PPR qui définit les confins du GER et non pas *en* (1976 : 86). Nous essaierons de démontrer que le *V-ant* (la forme en *-ant*) du GER ne peut pas imposer l'encadrement du procès régissant par celui du GER, sinon le GER et le PPR seraient synonymes. Comme le montrera Kindt (1999), c'est la préposition *en* qui en est responsable :

- 1) Il a fait enrager tout le monde *en chantant* très faux.
- 2) Il a fait enrager tout le monde, *chantant* très faux. (Kindt, 1999 : 116)

Comme nous l'expliquons plus loin, le GER est un circonstant (du lat. *circumstare*, « se tenir autour, être autour; entourer »)<sup>8</sup> universel qui, moyennant *en*, impose au VR un cadre et une plus ou moins grande coalescence – dont la concomitance est le minimum. Sinon, vu la thèse d'un *en* désémantisé dans le GER, quelle différence y aurait-il entre le GER et le PPR dans le couple d'exemples de Lipsky ?

- 3) *En appuyant* sur le bouton rouge, il a déclenché l'alarme.
- 4) *Appuyant* sur le bouton rouge, il a déclenché l'alarme. (2003 : 80)

L'antéposition, par une sorte de cadrage, met la causalité encore plus en lumière : le *en* du GER signale que l'agent a fait exprès pour déclencher l'alarme (procès orienté vers un résultat), tandis que le PPR représente le déclenchement de l'alarme comme neutre, non orienté vers un résultat. Donc, de par son aspect sécant

---

<sup>7</sup> « *train* in this case is seen as an abstract container for the action given after *de* or provides the setting within which the verbal process given after *de* will take place. » (1976 : 84) Sur *en train de*, v. aussi De Mulder et Amyot 2013 : 29.

<sup>8</sup> Dictionnaire TLFi, <<https://www.cnrtl.fr/definition/circonstance>> .

– lequel « indique que le procès est observé de l'intérieur, sans que l'on puisse en distinguer le début ou la fin » (Lipsky 2003 : 73) – le PPR seul n'impose pas de confins au procès désigné, qu'il soit tout seul ou intégrant le GER. C'est en cela que le PPR rejoint les adjectifs et les noms, lesquels désignent propriétés et entités dont la validité doit être limitée de l'extérieur (par ex. *directeur de l'école entre 2015 et 2018 ; travaillant comme enseignant le matin ; transsexuel depuis 2020*).

Waugh énumère les « variations contextuelles » principales exprimées par *en* : le contenu comme intériorisé par le contenant ; l'opposition entre le site et la cible ; les confins ; la coalescence produisant un tout indivisible.<sup>9</sup> Pour Waugh (notamment p. 101), *dans*, contrairement à *en*, bloque la coalescence et garde la distinction entre le contenu et le contenant. Toutes les propriétés sémantiques de *dans*, telle la présence du déterminant ou la spécificité du contenant, ne sont que les manifestations discursives de cet invariant sémantique, opposé à celui de *en*. Qu'il s'agisse des bornes spatiales ou temporelles, et que ces bornes soient diffuses ou non, *en* impose constamment, d'une manière ou autre, la relation d'intériorisation, laquelle, à l'opposé de *dans*, s'enrichit de coalescence. Pour nous, donc, *en* et *dans*, toutes les deux exprimant la relation contenant/contenu (C/c), s'opposent pourtant par la fusion/ séparation entre le C et le c. Malgré la justesse d'une telle analyse, de nombreux travaux ultérieurs ont non seulement ignoré les conclusions principales de Waugh, mais encore les linguistes mêmes qui se basent sur son analyse ne mentionnent pas ses conclusions les plus importantes, se limitant au rapport C/c et au statut prépositionnel de *en* du gérondif.

Par rapport à Waugh, et notamment en vue de l'analyse du GER, il est pertinent de mentionner l'analyse que Cadiot (2002) donne de *dans*, entre autres prépositions. Cadiot insiste que l'inclusion topologique, qui comprend « bornage, contrôle et dépendance » (2002 : 20) n'est qu'une « dimension » du sens de *dans*. La relation exprimée par *dans* est celle d'opposition fond (contenant)/forme (contenu) où, rajoutons, la forme se détache, se distingue sur le fond, à la différence de *en*, qui tend à fusionner, à des degrés différents, le fond et la forme.

### 2.3. *En pleurs et en pleurant* (Kindt, 1999 ; Rihs, 2013)

Après Waugh, Kindt (1999) réaffirme que le *en* du GER est bien préposition, dotée d'un sens particulier, en pointant sur une évidence morphologique : « Or, si aucun signifié n'est associé au signifiant *en*, quelle pourrait

<sup>9</sup> En fait, la coalescence est scalaire, d'un type de contenant à l'autre.

être la différence entre les syntagmes ‘*en + V-ant*’ et les syntagmes *V-ant* [...] ? » (1999 : 109) Elle se propose de répondre à cette question en opposant *en pleurs* et *en pleurant*. Reprenant l’opposition C/c comme conceptuellement primitive et partagée par *en* et *dans*, Kindt se propose de résumer Waugh, pour laquelle *en* « localise la cible dans les confins abstraits, mentaux, non spécifiques », alors que *dans* situe le contenu « dans les limites concrètes, matérielles, spécifiques ». (Kindt, 1999 : 110-111) Lorsque Kindt rappelle que *en* rend possible « une interdépendance syntaxique et sémantique très forte » entre le GER et le VR,<sup>10</sup> c’est de la coalescence qu’elle parle. (1999 : 110) Elle se montre réservée envers l’idée de Vandeloise (1984, 1996) que *dans* exprime une dépendance matérielle nette, et *en* une « dépendance matérielle faible ». (Kindt, 1999 : 112) Pourtant, les groupes d’exemples de Waugh montrent que même la matérialité des contenants introduits par *en* est scalaire : *en France, en forêt, en avion, en rage, en robe de mariée...* Pareillement, Štichauer (2008 : 243) postule que *dans* et *en* correspondent à « deux degrés de locativité », « faible » pour *en*, et « forte » pour *dans*. L’essentiel est qu’il s’agit de *degrés*, puisque “la locativité est une valeur scalaire, il existe un continuum entre les emplois prototypiques à locativité forte et ceux à locativité faible” (2008 : 248). De même, dans le continuum entre les usages spécifiques (*dans l’avion de Rome*) et non spécifiques (*en avion*), *en* tend vers les emplois non spécifiques – puisque la reconnaissance des entités comme spécifiques est contraire à la coalescence, qui les fusionne. Un de ces emplois non matériels de *en* est son emploi temporel dans le GER. Selon Kindt, « la préposition *en* témoigne des mêmes caractéristiques quand elle sous-catégorise un groupe nominal ou un groupe verbal. *En* instaure dans les deux cas la relation contenant/contenu. » (1999 : 115) Nous arguons que les emplois spatiaux et temporels de *en*, matériels et non matériels, constituent aussi un continuum sémantique, illustré notamment par *en pleurs* et *en pleurant* : *pleurs* ne désigne pas un lieu, mais une propriété accessoire présentée

---

<sup>10</sup> Nous ne sommes nullement d’accord avec Kleiber, qui explique la cohésion entre le GER et le VR non pas par *en*, mais par l’absence de catégories de personne et de temps dans *V-ant* : « On voit ainsi ce qu’apporte l’incomplétude du SG quant au sujet et aux indications aspectuo-temporelles : [...] la nécessité de compléter le SG [GER] en ce domaine par la prédication principale a pour effet de renforcer l’union des deux prédications en une seule. La situation peut paraître paradoxale, puisque le SG à la fois complète la prédication principale et se trouve lui-même complété par elle. » 2007a : 121) Ce paradoxe sera considéré un peu plus loin.

comme enveloppant l'être-contenu ; *pleurant* est une activité non bornée située dans un temps non actualisé. Bien sûr,

le référent d'un contenant verbal [*V-ant*] peut difficilement être 'matérialisé' comme c'est le cas de 'boîte', de 'voiture', de 'ville' [...] Le contenant verbal possède des confins temporels. Le champ temporel recouvert par '*en + GV*' est au moins identique au champ recouvert par P [prédicat régissant] ou peut être plus grand. Tout comme une bouteille limite la quantité d'eau qui peut y être comprise, '*en + GV*', par la préposition *en*, constitue un cadre limitatif/restrictif pour P. (114)

Cette conclusion de Kindt rejoint l'analyse de Waugh, dont les exemples montrent différentes variations de la relation C/c, y compris les emplois matériels et temporels. Tout porte à conclure que *en* relie un vaste continuum de C et c, allant des matériels aux non matériels. Pour ce qui est du GER, *en* impose l'inclusion du VR dans les confins temporels du GER. Alors que Kleiber rappelle les cas d'antériorité nette du GER – lorsque le GER conditionne le VR, comme dans *En travaillant, tu réussiras* (2007b : 120, 121) – Rihs entrevoit, même dans ces cas, un « recouvrement élargi » (Rihs, 2013 : 194 *et passim*) du VR par le GER : si le procès du GER se termine avant l'intervalle du VR, il faut élargir l'intervalle du GER par le résultat du procès même (ici, résultats du travail actuels au moment de la réussite), lequel, cette fois, recouvre bel et bien le procès VR.

Kindt nous rappelle que le contenu du GER, forme impersonnelle, n'est pas actualisé :

'*En + GV*' ne contient aucune indication temporelle propre ni une nuance sémantique subordonnante propre car ce n'est pas sa fonction. Pour interpréter '*en + GV*' du point de vue temporel ou sémantique on a toujours besoin du contexte. (1999 : 116)

Pareillement, pour Rihs, « [l]a première instruction que donne le gérondif est la recherche d'une prédication complète organisée autour d'un verbe fini [...] Le gérondif prend alors pour référence temporelle celle de la prédication principale [...] à laquelle il est exactement simultanée. Si cette opération produit de l'effet, alors le gérondif est interprété comme dénotant une circonstance concomitante de

l'action principale. »<sup>11</sup> Par rapport à cet acception bien évidente de *référence*, un peu plus loin Rihs semble donner à *référence* un sens bien différent: « En référence au modèle reichenbachien, on peut dire que, lorsque le gérondif fonctionne comme repère temporel, il fournit un point R (de *référence*) au verbe principal. Plus exactement, c'est le point (ou intervalle) d'intersection temporelle entre les deux procès, c'est-à-dire le moment où les deux procès sont vrais ensemble, qui vaut comme point R. » (2013 : 199 ; nos italiques) Cette fois, c'est le GER qui représente le point de référence pour le VR. Comme l'explique Rihs, « le verbe principal signale l'intervalle dans lequel le gérondif est vrai, et le gérondif signale l'intervalle dans lequel le verbe principal est *pertinent* ». (2013 : 199, italiques de l'auteur) En fait, si, d'un côté, le VR fléchi fournit la référence dans le sens où il rend possible l'ancrage (actualisation dans le temps) du GER, en même temps, moyennant justement l'intersection des intervalles du GER (contenant), bien qu'atemporel, et du VR (contenu), le GER repère temporel<sup>12</sup> (thème, le plus souvent) représente un autre type de point de référence : il ne s'agit plus d'ancrer la forme verbale atemporelle *dans le temps général* moyennant la forme fléchie, mais de situer le VR *dans l'intervalle de* (ou, au moins, *par rapport à*) l'événement du GER.

Autrement dit : 1) le VR situe le GER le long de l'axe du temps (référence absolue) ;<sup>13</sup> 2) le GER, en tant que *cirConstant*, « entoure » le VR grâce au sémantisme de *en*, pour le situer dans son propre intervalle (référence relative), et c'est ainsi que *en* – imposant différents degrés de coalescence entre les lexemes verbaux du VR et du GER – donne l'instruction d'interpréter le VR en dépendance au GER (Samardžija, 2021). C'est exactement sur cet autre type de référence – cette relation de dépendance temporelle *relative* du VR, contenu dans l'intervalle du GER – que dépendent tous les effets de sens circonstanciels du GER. Néanmoins, comme le souligne Khammari (2006), il y a aussi « le gérondif non repère (*Elle sort en parlant*) » (§42), qui exprime une relation « non orientée » de pure « concomitance » (Halmøy 2003 : 101 *et sqq.*) et qui, rhématique, ne sert pas à situer le VR, mais à rajouter au VR, comme supplémentaire, un autre procès concomitant. Dans les deux cas, c'est *en* qui impose le rapport temporel C/c.

<sup>11</sup> 2013 : 197; nos italiques. Nous nous arrêtons un peu plus sur la question de la référence du GER dans Samardžija, 2021.

<sup>12</sup> Défini d'abord par Gettrup (1977). V. aussi dans Halmøy (2003).

<sup>13</sup> Grâce au VR, le GER ne peut pas « flotter » dans l'atemporel, comme dans *En lisant en écrivant* de J. Gracq.

#### 2.4. *En et expression des propriétés intrinsèques accidentelles (Anscombe, 2001)*

Anscombe (2001) base son analyse de *en* sur l'opposition entre les propriétés intrinsèques et extrinsèques, d'un côté, puis entre intrinsèques essentielles et intrinsèques accidentelles, de l'autre. Pour Anscombe, *en* ne peut pas lier l'entité avec une propriété essentielle intrinsèque (*\*L'arbre est en bois*), mais seulement avec une propriété accidentelle (*la table en bois*).<sup>14</sup> En d'autres mots, *en* désigne l'intériorisation du contenu par le contenant – mais de manière transitoire : *Cette année j'interviens en président, et toi en secrétaire*. De même, *en* ne se combine pas avec les « verbes qui supposent une situation singulière » (2001 : 193), comme illustré par le peu acceptable

5) ?? *Guy a rencontré un ami en train*.

contrairement à

6) *Guy se rend à l'école en train de nuit*.

La fonction des trains est de transporter, et non pas de donner lieu aux rencontres. Cette nature accidentelle des contenus sélectionnés par *en* est constitutive du GER, qui exprime différents degrés de coalescence entre VR et V-*ant*, la moindre coalescence existant dans la concomitance (Halmøy, 2003 : 101) de deux situations qui peuvent ou non garder leur indépendance physique et logique. Tout comme une table peut ne pas être en bois, on peut chanter en pleurant, sans que les deux se conditionnent. Qui plus est, à propos de l'opposition *en toute tranquillité* vs. *\*en toute joie (à la joie de N)*, Anscombe remarque que *en* se combine avec les phénomènes psychologiques endogènes, où « l'origine du comportement dénoté se confond avec le lieu psychologique » (2001 : 195), alors que les causes des exogènes viennent du dehors (*à ma surprise*). Le rejet des

---

<sup>14</sup> Il est intéressant de comparer cette restriction avec l'explication que propose Lipsky pour l'impossibilité, en français moderne, de *Il est chantant* (Lipsky 2003 : 76) : alors que « le participe ne sert pas à indiquer des propriétés permanentes du nom, il peut seulement exprimer des actions distinctes des autres actions dans lesquelles est impliqué l'agent », la relation attributive établie par *être* signale une propriété permanente, donc essentielle. Voilà donc une probable cause sémantique de la préférence historique de V-*ant* pour la préposition *en*, alors que les autres ont été abandonnées.

propriétés intrinsèques essentielles pourrait expliquer la rareté des GER des verbes d'état, contrairement au PPR :

- 7) *Étant même*, en ai-je vu arriver de ces gros traîneaux empaquetés de neige. (Garat, Le grand Nord-Ouest, 2018 : 264, Frantext)
- 8) *\*En étant même...*

D'autre côté, dans les 12 occurrences de *en étant* initiaux de Frantext, *en* impose à *étant* le cadrage du VR, qui signifie l'intentionnalité. Le remplacement par le PPR aboutit à une causalité neutre :

- 9) *En étant plus hardi*, on sera plus respectueux. (Renan, L'Avenir de la science, 1890 : 274, Frantext)

En quelque sorte, la différence sémantique entre *en étant* et *étant* initiaux est comparable à celle entre *puisque* et *comme* dans le domaine de la subordination causale.

De manière semblable, Khammari (2006), qui rajoute que « l'invariant de *en* n'est pas spatial » (§32), rejoint Anscombe en soulignant que l'emploi de *en* sous-entend une propriété inhérente, mais accidentelle : « Dans *Il est en prison*, il est prisonnier et peut cesser de l'être à sa sortie de prison, mais tant qu'il est *en prison*, il est *prisonnier*. » (*ibid.*) C'est ainsi que se résout la contradiction apparente entre la durée limitée et l'inhérence d'une propriété introduite par *en*. On pourrait dire qu'il s'agit là d'une inhérence limitée.

Cette dernière réflexion de Khammari est à comparer avec l'avis de Cuniță (2011), pour qui le procès exprimé par le GER « est vu de l'extérieur » (2011 : 70). Tout comme Anscombe et Khammari dans leur analyse de *SN/V en SN*, Cuniță considère que le GER décrit « une particularité intrinsèque, accidentelle et non pas essentielle » (2011 : 72) liant le procès du VR au GER. Du point de vue syntaxique, Cuniță rappelle que, diachroniquement, le PPR et le GER sont des « formes verbo-nominales » (2011 : 68).<sup>15</sup> L'intérêt d'une telle analyse pour le *en* du GER est

---

<sup>15</sup> Le continuum adjectif-nom-verbe des formes en *-ant* avant 1679 sort du cadre de la présente analyse, mais rappelons que, dès l'ancien et en moyen français, le fonctionnement et le sémantisme nominal de *V-ant* est confirmé par les formes telles que *vostre veiant* ("à

évident : « nous croyons que la préposition *en* substantivise [...] la forme verbale qu'elle précède » (2011 : 72). Dans une perspective diachronique, nous irons plus loin pour dire que *en* + *V-ant* a été figé à l'époque où *V-ant* connaissait la fluctuation entre les emplois adjectivaux, nominaux et verbaux, notamment en moyen français.

### 2.5. Degrés de coalescence et configurations du GER

Dans notre récente (Samardžija, 2021) révision des configurations du GER proposées par Halmøy (2003), nous espérons avoir montré que le rapport C/c entre le GER et le VR correspond, dans toute occurrence du GER, à différents degrés de *coalescence*, c'est-à-dire de fusion entre VR et GER, dont nous proposons de distinguer trois :

- Coalescence minimale : la configuration « concomitance » distingue deux situations bien distinctes, souvent incompatibles (notamment avec *tout* + GER), qui coexistent dans au moins un segment de l'intervalle du GER : *écrire en parlant*.
- Coalescence moyenne : pour les configurations « repère temporel », « cause-moyen-condition » et « conséquence », la coalescence moyenne correspond au fait que le GER et le VR sont sémantiquement interdépendants, tout en gardant leurs identités événementielles respectives : *en voyageant, connaître le monde ; tomber en renversant la chaise*.
- Coalescence totale : pour les configurations « manière » et « relation d'inclusion », la coalescence signifie la fusion totale du VR avec le GER en un seul procès : *arriver en courant ; sauver son peuple en mourant*.

De la sorte, tout comme *en N* exprime différents degrés de coalescence entre le C et le c (*elle travaille en France, en sueur, en directrice, en désarroi*), de même *en V-ant*, c'est-à-dire le GER, peut exprimer différents degrés de fusion avec le VR. Nonobstant une telle scalarité, ce qui réunit tous ces cas, c'est la fonction englobante de *en*, qui fait du GER un circonstant universel.

---

voire vue”, Moignet 1973 : 202) ou *en mon dormant* (Halmøy 2003 : 44,45) – toutes les deux fonctionnant comme circonstants, de même que, de nos jours, *de mon vivant*.

### 3. OBJECTIONS MONO-MORPHEMATIQUES

La dernière partie de notre analyse adresse les objections de Kleiber (2007a) aux principaux postulats bi-morphématiques.<sup>16</sup> Déjà la question clé qu'il pose invite à la réflexion :

[...] le gérondif existe-t-il vraiment ou n'est-il que la combinaison de la préposition *en* et du participe présent ? Autrement dit, s'agit-il d'un morphème discontinu, dans lequel *en* n'a plus son statut plein de préposition, ou d'une construction associant la préposition *en* à un verbe suffixé par la forme en *-ant* que l'on retrouve également dans le participe présent ? (2007a : 101)

De la sorte, il s'agirait de choisir entre deux positions polaires, semble-t-il.<sup>17</sup> Pourtant, *en* ne peut-il rester préposition et garder l'essentiel de son sémantisme même si (partiellement) figé ? Ou bien, inversement, est-ce que le fait de considérer *en* comme préposition et *V-ant* comme PPR revient à nier leur figement, évident après tant de siècles de leur union ? Comme l'a montré Mejri (2005), le figement est une question de degré : souvent le sens d'une unité polylexicale reste au moins partiellement transparent, et les travaux que nous avons cités dans la partie 2 de cette analyse montrent que le sémantisme de *en* reste bien reconnaissable, même si, du point de vue syntaxique, la forme en *-ant* n'est plus « verbo-nominale ». En effet, à notre avis, c'est surtout à l'évolution syntaxique du PPR, lequel n'est plus nominal (à part les départicipiaux comme *commandant*), qu'est dû le figement de *en*, puisque *en + V-ant* n'est plus interprété comme l'équivalent de Prép. + SN/Inf. – même si, diachroniquement, c'est bien le cas. En même temps, si *V-ant* du GER n'est plus nominal, cela ne signifie pas automatiquement que ses propriétés aspectuelles ne sont plus celles du PPR. Nous proposons donc plutôt de synthétiser les faits diachroniques et synchroniques du GER pour aboutir à un traitement plus approfondi.

<sup>16</sup> Parmi les tenants de la position bi-morphématique, Kleiber (2007a) cite Henricksen, Franckel, Le Goffic, Wilmet, Kindt, Bonnard, Lipsky, Carvalho, etc.

<sup>17</sup> V. par exemple note 19 dans Kleiber, 2007a : 102, sur la position de Bonnard, jugée « difficile à maîtriser » car ambiguë.

### 3.1. GER et antériorité

Généralement parlant, Kleiber rejette la formule GER = Prép. *en* + V-*ant*, par laquelle les auteurs de la *Grammaire méthodique du français* (1994 : 432, in : Kleiber, 2007b : 110) résument leur avis que *en* « convient le mieux à l'expression de la simultanéité temporelle ». Kleiber (2007b) montre toute une série d'exemples où le contenu du GER est antérieur à celui du VR, ce qui empêcherait l'inclusion du VR dans l'intervalle du GER (2007b : 120 et sqq.). Ces cas semblent impliquer que la grammaticalisation de *en* dans le GER est tellement avancée que le sens global du GER n'inclut plus l'instruction de la relation fondamentale C/c, propre à *en*. D'un autre côté, pour Rihs, l'interprétation du GER aboutit toujours à l'inclusion (recouvrement) du VR dans l'intervalle du GER, tout simplement parce qu'elle est « encodée telle quelle par la forme verbale » (2013 : 194 ; nos italiques). Quant à dire quelle partie du GER encode une telle procédure, Rihs dit que « nous ne pouvons pas exclure la possibilité que le *en* fasse valoir sa sémantique propre, et ait une incidence sur l'effet de recouvrement » (2013 : 193), tout en considérant la forme *en* V-*ant* (qu'il nomme PPR) comme tout aussi ouverte à l'expression de la simultanéité. Par conséquent, dans

10) *En rentrant* chez lui, Paul se servit un verre de vin. (Rihs, 2013 : 203)

11) *En arrivant* à Florence, Stendhal a ressenti une violente émotion esthétique. (Rihs, 2013 : 204)

la procédure interprétative de Rihs inclut dans l'intervalle du GER non seulement le procès qu'il dénote, mais aussi l'état résultant (Paul doit être arrivé chez lui pour se servir un verre de vin ; Stendhal doit avoir vu Florence pour ressentir le plaisir esthétique). De la sorte, même dans l'exemple de Kleiber :

12) *En partant* aujourd'hui, tu arriveras demain matin. (2007a : 112)

où le GER exprime la condition (2007b : 120), et où les deux procès semblent bien séparés par le temps, il est clair que le départ même n'est pas du tout suffisant pour arriver : *en partant* implique tout le trajet jusqu'au point d'arrivée.

### 3.2. En + V-ant = Prép. + Inf ?

Kleiber acquiesce à l'argument, non seulement guillaumien, selon lequel un signifiant correspond à un signifié, de sorte que toute différence de forme doit se répercuter sur le sens. Dans ce cas, évidemment, comme le dit Kindt (v. ci-dessus), il est évident que, formellement, le GER et le PPR ne se distinguent que par *en*, de sorte que *en* serait responsable de leur différence sémantique et syntaxique. Kleiber reconnaît que V-*ant* existe indépendamment de *en*, lequel, inversement, s'emploie aussi ailleurs que dans le GER. Donc, rajoutons-nous, si *en* et V-*ant* sont indépendants et très productifs – cela signale que leur figement, si grand soit-il, dans le GER, n'est que partiel. Deuxièmement, le V-*ant* qui existe ailleurs se nomme PPR : est-ce donc une reconnaissance indirecte que c'est le même V-*ant* que celui du GER – ce que Kleiber nie ailleurs (2007a : 108 *et passim*) ? Cuniță nous rappelle (2011 : 67) que Combettes (2003 : 6) parle de l'« évolution de la forme en -*ant* », au singulier, ce qui suggérerait la reconnaissance d'une même forme à la source des PPR, GER et adjectifs déverbaux.

Comme argument pour traiter l'*en* du GER de préposition, Wilmet souligne la correspondance entre *en* V-*ant* et la très productive construction Prép. + Inf. servant de circonstant, comme à *le croire*, *pour y aller* etc. (Wilmet, 1997 : 569 ; cité par Kleiber 2007a : 114). Cette analogie se rapproche de l'argument de Lipsky, pour qui *en* permet de « rattacher directement le gérondif au procès principal » (Lipsky, 2003 : 77 ; cité par Kleiber, 2007a : 103). Il faut admettre que de nombreux syntagmes prépositionnels fonctionnent comme circonstants – et le GER est bien un circonstant.

Historiquement, en ancien français (sporadiquement aussi en moyen français, et même plus tard), la forme en -*ant* possède des propriétés syntaxiques nominales :

- 13) Or, c'est assez parlé de ce sujet ; *un autre mieux disant que moy* l'eust pu mieux embellir et aggrandir ; je lui en quitte les armes et la plume. (Brantôme, [1666] 1876 : 529)
- 14) Mais aujourd'hui le peuple était juge ; il faisait cercle autour des athlètes, applaudissant *au mieux disant*, et non *au mieux pensant*. (Saintine, 1832 : 307)

Dans cette période où les formes verbales se laissent facilement substantiver (*gisant*, *tenants et aboutissants*, *manoir*, *devoir*, *déjeuner...*), la forme

en *-ant* est protéenne : elle connaît des emplois verbaux, adjectivaux et substantivaux. En diachronie et en synchronie, donc, impossible de nier l'équivalence syntaxique entre Prép. + V-*ant* (*en chantant*), Prép. + Inf. (*à vrai dire, sans mentir*) et Prép. + SN (*en feu*) : toutes les trois structures fonctionnent comme circonstants. Or, Kleiber (2007a : 106-107) critique l'argument de Wilmet, en signalant que l'infinitif peut être introduit par plusieurs propositions, tandis que le GER n'a que *en*. A cela, nous rajoutons deux faits :

1) À la différence des SN, combinables avec toutes les prépositions, l'infinitif ne se combine, en français moderne, qu'avec *de, à, pour, par, sans*, ce qui est déjà un nombre très limité. Si donc le V-*ant* ne se combine qu'avec *en* dans le GER, c'est que le nombre de prépositions acceptables baisse avec la réduction des propriétés nominales, lesquelles sont quasi inexistantes pour les participes français, à la différence des infinitifs, ayant accès à toutes les fonctions syntaxiques des noms. De la sorte, le *en* du GER est certainement le vestige d'une syntaxe autre que celle du français moderne. Pour ce qui est de *de*, mentionné par Wilmet, la majorité d'infinitifs COD sont introduits par un *de* sans fonction ni sens propre à cette préposition (séparation, origine, partitivité, etc.) :

15) Ils m'ont permis *de sortir*. (Ils me l'ont permis. Ils m'ont permis *la sortie*.)

Dans une bien moindre mesure, c'est aussi le cas de *à* :

16) Elle a appris *à nager*. (Elle l'a appris. Elle a appris *la natation*.)

Dans son étude sur l'infinitif, Sandfeld distingue *de* (et *à*) préposition et « indice » :

Abstraction faite du cas où l'infinitif est précédé d'une préposition qui *garde sa valeur primitive* [(*disposer*) *de* Inf., (*rêver*) *de* Inf.], il s'emploie tantôt seul, tantôt précédé d'un *indice*, qui est d'ordinaire issu de la préposition *de*, dans quelques cas aussi de la préposition *à*. D'une façon générale, les deux emplois, l'infinitif précédé d'une préposition et l'infinitif précédé d'un indice *ex-préposition*, sont rigoureusement séparés. Toutefois, il y des cas où on peut hésiter s'il faut reconnaître *de* comme préposition ou comme indice [...]» (1965 : 26, nos italiques)

De la sorte, Sandfeld postule une désémantisation complète de *de* et *à* devant l'infinitif dans la fonction la plus fréquente, celle de COD.<sup>18</sup> Qui plus est, Sandfeld cite les cas de transition où il est difficile de trancher entre « indice » et préposition – ce qui suggère la scalarité.

Nous pouvons aussi mentionner le figement du sens de *à l'entendre*, où *à* n'a aucune des acceptions typiques (bénéficiaire, point d'arrivée, finalité...). Et que dire de l'infinitif narratif, introduit pas un *de* fort désémantisé, mais toujours reconnu préposition ? En somme, la désémantisation des deux prépositions les plus fréquentes avec l'infinitif COD est bien plus avancée que celle de *en* dans le GER ; comme l'ont montré Waugh et Kindt au moins, l'invariant sémantique (C/c, coalescence) de *en* est entièrement préservé dans le GER.

2) La deuxième objection est diachronique : le GER connaît d'autres prépositions que *en* en ancien français :

Pour l'AF [ancien français], philologues et grammairiens signalent notamment, à côté de *en*, qui est le mieux représentée, les prépositions *à*, *de*, *par*, mais aussi *pour* (*por*), *parmi*, *sur* (*sor*), etc. (Halmøy, 2003 : 41, note 7)

La *Grammaire de l'ancien français* de Moignet (1973 : 203) rappelle : « La forme en *-ant* peut être amenée par une préposition, qui est souvent *en*, mais non constamment. » Outre les exemples avec *en*, Moignet mentionne aussi *à son corps défendant*, et même *Ains le menace de la teste perdant* (Raoul de Cambrai, v. 4070), où « la forme en *-ant* devient l'équivalent de l'infinitif ». (1973 : 204) Sarré (2000 : 50, 51) cite même des rares exemples avec *par* et *sur* du moyen français.

Ainsi, considérée sous les angles autant diachronique que synchronique, tout en retenant le comportement nominal de la forme en *-ant* au moins jusqu'à la fin de la Renaissance, la ressemblance structurelle entre Prép. + V-*ant* et Prép. + Infinitif reste très prononcée.

<sup>18</sup> Selon Moignet (1973 : 197), l'infinitif COD est introduit en ancien français le plus souvent par la préposition *a*, et moins souvent par *de* : *Par penitence les cumandet à ferir*. (Roland, 1138) La situation paraît semblable en moyen français (Wilmet : 178) : *j'aimeroy mieulx à employer l'argent et à recouvrer ung archier que à achatter une robbe*. (Jouvencel, I, 101) [...] *Par quoy il me semble que craindre / Ne doy à ma femme cognoistre* [...] (Viel Testament, I, 3243-3244)

### 3.3. *Un hypothétique morphème discontinu en... -ant ?*

Un autre argument par lequel Kleiber tente d'annuler l'analyse bi-morphématique du GER consiste à segmenter le GER non pas comme *en + V-ant* – bien qu'il confirme que « cette forme en *-ant* est aussi celle qui a donné notre participe présent » (2007a : 107) – mais comme « morphème discontinu » (2007a : 101) *en + -ant* (V) : « [...] ce n'est pas *en* qui introduit à la manière d'une préposition son régime *Vant*, mais [...] c'est la forme complexe entière *en -ant* qui s'applique à ou régit *V*. »<sup>19</sup> (2007 : 102) Encore, plus loin : « C'est [...] cette expression complexe *en... -ant* qui s'applique à *V* et non la préposition *en* qui introduit *Vant*. » (2007a : 109) Ce serait donc une question de phase : alors que, dans l'approche bi-morphématique, « le problème définitoire se trouve réglé avec l'hypothèse que le gérondif n'est que la combinaison de la préposition *en* et de la forme *-ant* présente également dans le participe présent » (2007a : 105), Kleiber voudrait une affinité entre une préposition et une terminaison. En même temps, pour l'infinitif précédé d'une préposition, il garde le schéma Prép. (Vinfinitif).

A cet argument, le développement historique du GER répond sans équivoque : le GER résulte de la sélection de *V-ant*, nominal à l'origine, par une préposition<sup>20</sup> (dont *en* seul s'est maintenu), tout comme *en* sélectionne de nos jours tant d'autres substantifs. Sinon, pourquoi ne pas hypothétiser *à/de/pour/par/sans + -er/-ir/-oir/-re* (V) ? Pour nous, *V-ant* a eu la situation de l'infinitif actuel, mais n'a gardé, pour une certaine raison, que *en*. En français, les prépositions ne sélectionnent pas les terminaisons, mais des catégories de mots nominales, qui autrefois comptaient aussi le participe. L'hypothèse mono-morphématique de *en...-ant* (V) est démentie tout aussi par le développement historique du GER, bien attesté, que par la syntaxe des prépositions en français.

<sup>19</sup> En même temps, Kleiber rejette ailleurs (2007a : 102) la proposition de Haspelmath et König (1995 : 9, cité dans Halmøy, 2003 : 63) de reconnaître dans le *en* du GER le préfixe de *V-ant*.

<sup>20</sup> Nous sommes réservée à l'égard de l'idée d'un GER historique sans préposition. Halmøy (2003 : 156-161) a montré l'importance de l'alternation positionnelle, en français moderne, entre le GER et le PPR apposition. Ce dernier, notamment en antéposition, partage la plupart des valeurs "circonstancielles" du GER, sans être circonstant. (V. aussi Riegel et al., 1994 : 342, in : Lipsky 2003 : 77)

### 3.4. Sens fondamentale du GER

L'importante tâche que Kleiber assigne aux tenants du bimorphématisme consiste à

expliquer, à partir d'un sens explicitement attribué à la préposition *en* et au participe présent (ou à la forme en *-ant* en général) *quel est le sens général de la combinaison gérondivale* et comment se constituent les interprétations auxquelles elle donne lieu. (2007a : 104 ; nos italiques)

Pour ce qui est de *en*, les avis confrontés et analysés dans la section précédente de notre analyse aboutissent à l'existence d'un invariant sémantique de *en*, retrouvé dans le continuum de ses usages, qui comporte différents degrés d'intériorisation (C/c) et de coalescence, comme montré dans 2.5. Quant au GER, plus précisément, nous le considérons (Samardžija, 2021) comme *circonstant universel*, dont le seul but est de situer le contenu du VR – non pas dans le sens de *avec*,<sup>21</sup> préposition désignant l'accompagnement sans confins et de sémantisme aspectuel plus proche de PPR (*Souffrant du rhumatisme/ Avec son rhumatisme, elle se déplace peu*) – mais dans le sens de *en*, conjonction qui impose les confins au contenant C (GER) et encadre ainsi le contenu du VR. Nous considérons donc que, à la différence du PPR, neutre dans ce sens, le GER « signale l'intervalle dans lequel le verbe principal est *pertinent* » (Rihs, 2013 : 199) ; autrement dit, le GER donne l'instruction d'interpréter le sens du VR dans son rapport avec le GER. Ce sémantisme universel s'enrichit, dans chaque occurrence particulière du GER, d'une valeur circonstancielle locale, laquelle est la résultante de plusieurs facteurs :

- 1) du temps interne (Aktionsart du lexème verbal, comprenant aussi les compléments sélectionnés)
- 2) du temps externe (tiroir verbal) du VR qui actualisé le GER,
- 3) de la position du GER par rapport au VR (engageant l'opposition thème-rhème), sans oublier
- 4) l'interprétation pragmatique du rapport entre GER et VR dans une situation communicative ou diégétique.

---

<sup>21</sup> Comme le propose Kleiber 2007a : 114; 2007b : 116. Le sens *avec* du GER n'est acceptable que pour le GER de concomitance, où la coalescence entre le VR et le GER est minimale, et où les confins imposés par *en* sont les moins significatifs.

Ces paramètres, combinés avec ce sens universel circonstanciel, produisent bien plus de nuances sémantiques qu'il y a, par exemple, de types de subordinées circonstancielles. C'est que le GER permet la co-présence de plusieurs nuances circonstancielles (notamment repère temporel et cause/moyen) dans un contexte individuel, ou bien n'aboutit à aucune valeur spécifique reconnue. De la sorte, le remplacer par une subordinée circonstancielle représente très souvent, même quand c'est possible, un appauvrissement par rapport au potentiel sémantique du GER.

D'où vient donc ce sémantisme fondamental du GER ? Nous le considérons comme l'amalgame des sémantismes particuliers de *en* et du PPR, exactement en accord avec le défi de Kleiber. Commençons par le PPR, en rappelant la différence syntaxique entre *marchant* et *en marchant*. Par rapport à

17) Anne t'a vu *sortant* de ma maison.

où *sortant*, attribut, est incident à *te* (actant le plus proche), et désigne l'activité-propriété de *te* valide au moment de *a vu*, dans

18) Anne t'a vu *en sortant* de ma maison.

*en* donne l'instruction de situer *a vu* (contenu) dans l'intervalle de *sortant* (contenant). De Carvalho analyse le rapport GER/VR en termes d'opposition site/cible : le GER représente ainsi « un contenu événementiel conçu en fonction du 'site' ». (2003 : 124, cité par Cuniță, 2011 : 71) Sans *en*, le PPR *sortant*, aux fonctions adjectivales, est incident à un substantif, et non pas au VR :

19) C'était un homme entre deux âges, *portant* en queue ses cheveux noirs grisonnants, l'air grenadier, la voix forte, assez gai, *marchant* bien, *mangeant* mieux, et qui faisait toute sorte de métiers [...] (Rousseau, II, 93)

Alors que le contenu du GER est actualisé par le VR, le contenu verbal du PPR *sortant* se rapporte d'abord à l'entité désignée par le pronom *te*, puis l'ensemble *te-sortant* est incident à *a vu*. C'est cette grande différence syntaxique entre le PPR et le GER : le GER est directement dépendant du VR (« rection large » de Choi-Jonin, 1995 ; cité par Kleiber 2007a : 120), et le PPR l'est indirectement, via le nominal contrôlant le PPR et contrôlé par le VR. Sans *en*, rien ne subordonne le PPR au prédicat verbal.

Néanmoins, Kleiber considère que le *V-ant* du GER n'est pas le même que le PPR, puisqu'il considère que l'aspect du *V-ant* n'est pas sécant, dès que le GER peut exprimer l'antériorité par rapport au VR. Or, il se trouve que cette antériorité résulte de l'aspect lexical du verbe, autant pour le PPR que pour le *V-ant* du GER. L'aspect du PPR, sécant par définition,<sup>22</sup> exprime le contenu verbal comme partiellement réalisé (*marchant, chantant ; accomplissant, s'éloignant*). Toutefois, pour la classe aspectuelle d'achèvements au moins, notamment en combinaison avec un VR postposé et aux temps autres que l'imparfait, l'aspect lexical du verbe au PPR peut imposer une vue globale du procès, d'où l'effet d'antériorité (ou de coïncidence pour 20) :

- 20) *Explosant* en plein centre ville, la bombe a fait beaucoup de victimes. (Lipsky, 2000 : 72)  
 21) *Prenant* son chapeau, l'homme se dirigea vers la sortie. (Lipsky, 2000 : 77)  
 22) *Quittant* la table, il traversa les labours givrés jusqu'à la forêt. (Rihs, 2013 : 225)

C'est que les exemples 20-22 montrent que l'aspect sécant du PPR se laisse moduler par l'*Aktionsart* du lexème verbal, ainsi que par sa position, le temps du VR et les inférences pragmatiques : ce sont ces mêmes facteurs qui influencent l'interprétation du GER. En somme, il se peut très bien que autant le PPR que la forme *V-ant* du GER aient le même aspect sécant, à cette différence près que, dans le GER, l'aspect sécant est modifié par *en*, et, avec le PPR, par les susmentionnés facteurs co(n)textuels. Pour ce qui est du GER, *en* impose à *V-ant* l'instruction d'intérioriser le VR, c'est-à-dire de le mettre en dépendance par rapport au GER :

- 23) *En (marchant (s'entraîner))*

Contenant contenu

Ici, il faut rajouter une précision. Si Waugh parle des « confins » (angl. *confines, outlines* ; 1976 : 80 et passim) imposés par *en*, il ne faut pas en conclure

---

<sup>22</sup> Dans le PPR, « le verbe n'a plus devant lui la totalité de son devenir; une partie en a été dépensé, s'est accomplie, tandis que le reste est à accomplir ». (Guillaume 1973 : 47, cité par Cuniță, 2011 : 69)

que *en* transforme *marchant* en procès perfectif semblable à *arrivant*. Les *confins* imposés par *en* ne sont pas des bornes du procès, mais un indice du rapport contenant/contenu (C/c), propre aussi à *dans*. Or, à la différence de *dans*, *en* signale aussi que le VR est coalescent avec le GER, ce qui revient à différents degrés de fusion et de dépendance entre C et c. Dans le cas du GER, *en* imposera différents degrés de coalescence entre le GER et le VR (v. Samardžija, 2021), allant de la coalescence totale, où VR et V-*ant* fusionnent en un seul procès (*s'éloigner en courant, parler en chuchotant*), à la coalescence minimale, où deux procès sont concomitants, mais complètement distincts sans dépendance logique (*marcher en mangeant*). L'invariant sémantique de *en* dans le GER comprend, en somme, deux propriétés essentielles – C/c et coalescence – permettant au prototype du GER de *circonscrire* (« entourer » et « marquer les contours », TLFi) du VR. De là découlent ses effets circonstanciels contextuels.

C'est pourquoi, lorsque Kleiber propose de comparer l'effet sémantique de *en* dans le GER avec la préposition *avec*, du fait que celle-ci désigne *composition, union* et *association* (2007a : 119), il faut reconnaître que le sens de *avec* se rapproche le plus du GER de concomitance, qui exprime une simultanéité fortuite sans dépendance logique :

- 24) J'ai écouté la neige tomber *en me demandant* où en était José. (Théobald, Boys, 2019 : 140, Frantext)

Néanmoins, *avec* n'exprime pas l'intériorisation, que nous considérons comme essentielle pour le GER. Enfin, concernant *avec* et le GER, pourquoi chercher un équivalent sémantique de *en* du GER si ce *en* ne signifie plus ou presque rien, ou un équivalent syntaxique, si *en* n'est plus préposition ? N'est-il pas plus conforme à la vérité de reconnaître que *en* est toujours reconnaissable dans le GER, et que, à la différence de *avec*, *en* signifie non seulement *composition, union* et *association*, mais encore, à des degrés variables, la coalescence et le rapport C/c, permettant la fonction de circonstant et différentes configurations du GER ? Donc, cette instruction reconnue par Kleiber « d'associer sur un mode subordonné ou circonstanciel le procès du SG à la prédication principale » (2007 : 122) n'est pas fournie par le V-*ant*, mais par *en* uniquement.

#### 4. CONCLUSION

Le conflit entre les camps mono-morphématique et bi-morphématiques provient essentiellement d'une différence de perspective. La perspective mono-

morphématique (ou Kleiber pour le moins) néglige (tout en le reconnaissant) l'aspect diachronique et semble ignorer la nature scalaire de la grammaticalisation dans le GER – autrement dit, d'un côté, le figement de *en* peut être partiel et son sémantisme, toujours actif ; de l'autre, l'aspect sécant de *V-ant* est tout aussi modifiable par d'autres facteurs dans le PPR que dans le GER. La perspective bi-morphématique, elle, se focalise surtout sur le développement historique du GER, mais il faut bien constater un figement avancé des deux morphèmes soudés dans le GER.

Il faut donc terminer ce faux conflit en réunissant<sup>23</sup> les deux perspectives, pour constater que le figement de *en* – lequel ne fonctionne plus comme préposition puisque *V-ant* n'y est plus nominal – ne peut pas oblitérer son rôle fondamental dans la constitution fonctionnelle et sémantique du GER. La position réconciliatrice de Halmøy signale la voie d'issue :

Pourquoi ne pas admettre qu'on a là un cas de grammaticalisation en voie d'achèvement : la préposition *en*, dont le rôle se borne à souligner la dépendance du syntagme qu'elle introduit à un terme de la phrase, n'a plus qu'un sens très affaibli. (2003 : 63)

Certainement, le *sens très affaibli* ne signifie pas, évidemment, la désémantisation totale de *en*, et ne fait pas oublier le sens et la structure syntaxique de *en* + *V-ant* à l'époque de sa fixation. Le sémantisme catégoriel du GER réunit l'invariant sémantique de *en*, amalgamant coalescence et relation contenant/contenu, avec les propriétés aspectuelles de *V-ant*, pour imposer au prédicat principal différents types de dépendance temporelle et logique. Rien ne sert de chercher des exemples d'antériorité du GER : même si on ignore le recouvrement élargi de Rihs, la grosse majorité du corpus confirme l'intériorisation du VR par le GER, dont est responsable *en*, pour désémantisé qu'il soit de nos jours, et non pas *V-ant*, comme prouvé par la comparaison avec le PPR.

---

<sup>23</sup> *Terminer ce faux conflit en réunissant* est justement un exemple de coalescence totale entre VR et GER, lesquels ne désignent qu'un seul procès opéré par *en*. V. Halmøy 2003 : 99 et *sqq.*

Tatjana Samardžija

WHAT IS *EN* IN THE FRENCH GERUND?*Summary*

The paper contrasts, on one side, the works which see the French gerund as a bi-morphemic structure, composed of the preposition *en* and the present participle (Waugh, 1976 ; Kindt, 1999 ; Anscombe, 2001 ; Lipsky, 2003 ; Khammari, 2006 ; Wilmet, 2007 ; Cuniță, 2011 ; Rihs, 2013) and, on the other, the critique of this position by G. Kleiber (2007a et b), who proposes to consider gerund as a mono-morphemic structure, consequent to the grammaticalization of the sequence *preposition EN + participial -ANT*, the latter no longer being, for Kleiber, equivalent to the modern French present participle.

Focusing on two main points – the identity of *en* in the gerund and the progressive aspect of the present participle – we argue the necessity to assemble both diachronic and synchronic facts so as to obtain a synthetic and conciliatory view on gerund, where *en* still retains the essence of its meaning and modifies to a decisive degree the aspectual features of the participial *-ant*. In this way is formed a complex fixed structure whose function is to introduce a temporal and logical frame for the main predicate, on which it imposes various degrees of coalescence.

*Key words:* preposition *en*, gerund, present participle, *-ant*, adverbial, mono(-)morphemic, bi(-)morphemic, prepositional phrase, preposition *avec*.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Anscombre, J.-Cl. (2001). L'analyse de la construction <en tout N> par D. Leeman : quelques remarques. *Travaux de linguistique*, 42-43 (1-2), 183-197.
- Arnavielle, T. (2003). Le participe, les formes en –ant : positions et propositions. *Langages. Participe présent et gérondif*, 149, 37-54.
- Cadiot, P. (2002). Schémas et motifs en sémantique prépositionnelle : vers une description renouvelée des prépositions dites 'spatiales'. *Travaux de linguistique*, 44.1, 9-24.
- Carvalho, P. de (2003). Gérondif, participe présent et adjectif déverbal en morphosyntaxe comparative. *Langages. Participe présent et gérondif*, 149, 100-126.
- Choi-Jonin, I. (1995). La préposition *avec* : opérateur de (dé)composition. *Scolia*, 5, 109-129.
- Combettes, B. (2003). L'évolution de la forme en –ant: aspects syntaxiques et textuels. *Langages. Participe présent et gérondif*, 149, 6-24.
- Cuniță, A. (2011). 'C'est en chantant que des muets ont retrouvé l'usage de la parole'. Nouveaux regards sur le gérondif. *Studii de lingvistică*, 1, 65 – 83.
- Darmesteter, A. (1885). Note sur l'histoire des prépositions françaises 'en', 'enz', 'dedans', 'dans', Paris : Léopold Cerf. [*Reliques scientifiques*, Paris : Léopold Cerf, 1890, t. II, 178-187].
- Firbas, J. ([1992] 1997). *Functional sentence perspective in written and spoken communication*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Gettrup, H. (1977). Le gérondif, le participe présent et la notion de repère temporel. *Revue Romane*, 12 (2), 211-270.
- Guillaume, G. (1947). *Langage et science du langage*, 3e édition. Paris/ Québec: Librairie A.-G. Nizet/ Presses de l'Université Laval.
- Halmøy, O. (2003). *Le Gérondif en français*. Paris : Ophrys.
- Haspelmath, M. – König, Ek. (éds). (1995). *Converbs in Cross-Linguistic Perspective. Structure and Meaning of Adverbial Verb Forms — Adverbial Participles, Gerunds*. Berlin : De Gruyter Mouton.
- Hellqvist, B. (2017). Le gérondif et la postériorité : une analyse de quelques occurrences où le gérondif exprime la conséquence. In : François, J. — Ridruejo, A. — Siller-Runggardier, H. (éds). *Actes du XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013). Section 7 : Sémantique*. Nancy : ATILF/SLR. 105-115. Disponible sur : <http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes/section-7.html> ISBN : 979-10-91460-23-1.

- Khammari, I. (2006). De l'identité de la préposition *en*. *Modèles linguistiques* [en ligne], 54, mis en ligne le 01 octobre 2015. Disponible sur: <https://doi.org/10.4000/ml.582>.
- Kindt, S. (1999). *En pleurs vs. en pleurant*: deux analyses irréconciliables? *Travaux de Linguistique*, 38, 109-118.
- Kleiber, G. (2007a). En passant par le gérondif avec mes (gros) sabots. In : Saussure, L. de — Moeschler, J. — Puskas, G. (éds). *Études sémantiques et pragmatiques sur le temps, l'aspect et la modalité. Cahiers Chronos* 19, 93-125.
- Kleiber, G. (2007b). La question temporelle du gérondif : simultanéité ou non ? *Travaux linguistiques du Cerlico* 20. Rennes: Presses Universitaires de Rennes. 109–123.
- Le Goffic, P. (1993). *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.
- Le Goffic, P. (1997). Formes en *-ant* et calcul du sens. In : Guimier, Cl. (éd.). *Co-texte et calcul du sens*. Caen : Presses Universitaires de Caen, 127-133.
- Lipsky, A. (2003). Pour une description sémantique et morpho-syntaxique du participe français et allemand. *Langages. Participe présent et gérondif*, 149, 71-85.
- Mejri, S. (2005). Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement. *Linx*, 53, 183-196. Disponible sur: <http://journals.openedition.org/linx/283>. Doi: 10.4000/linx.283.
- De Mulder, W. – Amyot, D. (2013). *En* : de la préposition à la construction. *Langue française*, 178, 21-39.
- Moignet, G. (1973). *Grammaire de l'ancien français*. Paris : Klincksieck.
- Rey, A. (2012). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert.
- Riegel, M. – Pellat, J.-C. & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris : P.U.F.
- Rihs, A. (2013). *Subjonctif, gérondif et participe présent en français. Une pragmatique de la dépendance verbale. Sciences pour la communication*, n° 107. Berne/ Berlin/ Bruxelles/ Frankfurt am Main/ New York/ Oxford/ Wien : Peter Lang.
- Rojas-Plata, D. (2012). L'espace perdu en français : le cas de *en*. Communication au colloque *Diachro VI – Le français en diachronie*, Leuven, 17-19 octobre 2012.
- Samardžija Grek, T. (2016). Les prédications secondes participiales dans *La Vie mode d'emploi*. In : Mikšić, V. (éd.) *Entre jeu et contrainte : pratiques et expériences oulipiennes : actes du colloque international "Écriture*

*formelle, contrainte, ludique : l'Oulipo et au-delà", 29-31 octobre 2015, Université de Zadar. Zagreb: Meandar media, 179-194.*

- Samardžija, T. (2018). Le rôle du contexte de spécialité dans le figement des participes présents *concernant, considérant* et autres. In : Pamies, A. – Balsas I. M. *Lenguaje figurado y competencia interlingüística (I) : aspectos teóricos. Interlingua*, 193, 115-130. Granada: Editorial Comares.
- Samardžija, T. (2021). Les configurations sémantiques du gérondif revisitées. In : Vodanović, B. (éd.). *Izričajna pragmatika i analiza diskursa : izazovi primjene = La pragmatique énonciative et l'analyse du discours à l'épreuve de l'application : Zbornik radova sa znanstvenoga skupa/ Actes du colloque « Rencontres francophones 2019 : Pragmatique énonciative et l'analyse du discours à l'épreuve de l'application »*, Sveučilište u Zadru, 7.-9. svibnja 2019, 2021, 36-68.
- Sandfeld, Kr. (1965). *Syntaxe du français contemporain. L'Infinitif*. Genève : Droz.
- Sarré, N. (2000). Morphologie des formes en *-ant* en moyen français. *L'Information grammaticale*, 86, 40-52.
- Spang-Hanssen, E. (1963). *Les prépositions incolores*. Copenhagen : Gad.
- Štichauer, J. (2008). Évolution des prépositions et emplois locatifs en français depuis le XVI<sup>e</sup> siècle – syntaxe et conceptualisation de l'espace ? *Revista de Estudos Linguísticos da Universidade de Porto*, 3, 241-256.
- Vandeloise, C. (1984). *La préposition 'dans' et la relation contenant/contenu*. Leuven : preprint KUL, Departement Linguistiek.
- Vandeloise C. (1996). La méronomie, l'inclusion topologique et la préposition *dans*. *La relation d'appartenance. Faits de langues*, 7, 81-90.
- Waugh, L. (1976). Lexical meaning : the propositions *en* and *dans* in French. *Lingua*, 39, 69-118.
- Wilmet, M. (1997). *Grammaire critique du français*. 3<sup>e</sup> édition. Bruxelles : Duculot.
- Wilmet, M. (2007). SIC Transit Gloria Mundi : à propos de quelques survivances latines en grammaire française. In : Bouchard, D. - Evrard, I. & Vocaj, E. (éds). *Représentation du sens linguistique II. Actes du colloque international de Montréal (2003)*. 235-246.

#### SOURCES DU CORPUS

ATILF. *Base textuelle Frantext* (En ligne). ATILF-CNRS & Université de Lorraine. 1998-2021. Disponible sur: <https://www.frantext.fr/>.

- Brantôme (1666, 1876). *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille Seigneur de Brantôme. Des dames (suite)*, tome 9, Paris: Librairie de la Société de l'histoire de France.
- Garat, A.-M. (2018). *Le grand Nord-Ouest*. Paris : Actes Sud.
- Renan, E. (1890, 1910). *L'Avenir de la science*. Paris : Calman-Lévy.
- Rousseau, J.-J. (1778, 1997). *Confessions*. Paris: Gallimard.
- Saintine, X.-B. (1832). Histoire d'une civilisation anté-diluvienne. *Revue de Paris*, 40, 305-327.
- Théobald, P. (2019). *Boys*. Paris : JC Lattès.